

Discours pour l'inauguration de la plaque à la mémoire de Giuseppe Chiostergi

Alain Marti, Grande Loge Suisse Alpina

Un Franc-Maçon prête serment de remplir ses devoirs envers la Patrie. Pour celui qui vit dans un pays stable, où les institutions sont à peu près respectées, où la sécurité de chacun est à peu près assurée, un tel serment est assez facile à respecter. Mais qu'en est-il lorsque qu'un pays tombe sous l'emprise d'une dictature qui ne respecte ni les droits, ni la liberté, ni même la vie de ses citoyens ? Le serment du Maçon revêt alors toute son importance. Résister à la violence érigée en système avec son courage pour toute arme est un défi terrible. Ce défi de la vie, Giuseppe Chiostergi l'a relevé plus et mieux que tout autre.

On a peine à s'imaginer aujourd'hui le climat de violence qui régnait un peu partout en Europe entre deux guerres, en particulier à partir de la grande crise économique des années 1930. On a peine à s'imaginer que, à Genève, des groupuscules se préparaient à des combats de rues. On préfère recouvrir ces troubles du voile de l'oubli. C'est à peine si a vaguement survécu dans la conscience collective le souvenir d'une fusillade qui a fait seize morts. La violence n'a pas connu de frontière, puisque des habitants de Genève s'étaient organisés à l'image du parti fasciste en Italie et avec le soutien du gouvernement et des autorités consulaires.

Mais la violence a été pire chez nos voisins, en particulier en Italie. Il n'est que de penser à l'assassinat du député Giacomo Matteotti le 10 juin 1924. On n'a certes jamais pu démontrer l'implication personnelle du dictateur, mais il a couvert les auteurs du crime. Cette manière de se débarrasser d'un opposant a provoqué un immense émoi dans toute l'Europe. A Genève, dès le lendemain, Léon Nicole a convoqué une assemblée de protestation à la salle communale de Plainpalais, qui a été sabotée par l'attaché de l'ambassade d'Italie à Berne, en fait le chef de la police politique italienne en Suisse. Seule une intervention musclée de la police a évité un bain de sang.

Tel était le climat lorsque Giuseppe Chiostergi, lui aussi opposant notoire à Mussolini, a quitté l'Italie et s'est réfugié d'abord à Paris, puis à Genève, où il a été privé de son passeport italien parce qu'il ne voulait pas prendre sa carte du parti fasciste. Il est vrai qu'il connaissait déjà bien notre ville, parce que, pendant la première guerre mondiale, il s'était engagé dans la legione garibaldina, qui s'était mise au service de la France. Blessé, fait prisonnier, il a eu la vie sauve et a fait l'objet d'un échange de prisonniers. C'est ainsi qu'il est arrivé à Genève, où il a tout d'abord travaillé pour la chambre de commerce Italo-Suisse. A Paris, Chiostergi a été initié dans une loge de la Grande Loge de France, qui portait un nom qui était à lui seul un programme : Nova Italia. A Genève, Chiostergi a obtenu un poste d'enseignant de la langue italienne au Collège et à l'Ecole Supérieure de Jeunes Filles et il a aussi été chargé de cours à la Faculté des Lettres pour la littérature italienne. Giuseppe Chiostergi devint membre de la loge Fidélité et Prudence, où il fut accueilli très chaleureusement.

Pour comprendre tout ce que Chiostergi a entrepris dans notre ville, il convient de décrire la situation qu'il y a trouvée.

A l'image de ce qu'il faisait en Italie, le gouvernement fasciste

A voulu encadrer ses citoyens à l'étranger, notamment en leur proposant des activités sportives : le Dopo Lavoro, pour lequel il avait financé l'acquisition d'un stade à Malagnou.

En 1889, Giosuè Carducci, le plus grand poète italien du XIXe siècle, prix Nobel de Littérature, Franc-Maçon notoire, avait créé la Société Dante Alighieri pour faire rayonner la langue et la culture italienne dans le monde. Un peu partout, il y avait des sociétés Dante, toutes en relation avec le siège central à Rome. Là aussi, le gouvernement fasciste a fait main basse sur cette institution dans un but d'endoctrinement. La aussi, Chiostergi s'est rebellé. Président de la Dante Alighieri, il a rompu les relations avec la centrale à Rome, se privant ainsi des subsides du gouvernement fasciste.

En 1890 a été fondée à Genève l'Ecole Italienne. En fait il s'agissait d'une organisation de cours de langue italienne que les petits italiens pouvaient suivre dans les bâtiments des écoles publiques genevoises après les heures de cours des écoles officielles. Le gouvernement fasciste se devait évidemment de mettre la main sur cette institution pour pouvoir endoctriner les petits élèves italiens et, à travers eux, leurs parents. Le consul fut chargé de faire les démarches appropriées auprès du gouvernement genevois, mais celui-ci refusa de mettre les locaux scolaires à la disposition d'un gouvernement étranger. Le gouvernement de

Rome fit pression sur le Conseil Fédéral, lequel à son tour fit pression sur le Conseil d'Etat pour donner satisfaction au gouvernement de l'Italie fasciste. Mais le Gouvernement genevois tint bon et résista même au Conseil fédéral. Honneur à lui ! J'y vois l'influence que Chiostergi a exercée sur le plus influent des Conseillers d'Etat, qu'il rencontrait tous les jeudis soirs en loge.

Les enfants italiens pouvaient partir en colonies de vacances en Italie, où ils étaient accueillis par le mouvement des jeunes fascistes ; on leur faisait visiter le pays et on leur apprenait des chansons et le salut fasciste. Chiostergi a déployé une activité incessante tant à Genève qu'en Haute Savoie, où vivaient beaucoup d'Italiens, pour aller à leur rencontre et leur insuffler le goût de la liberté. Telle a été sa force de conviction et son talent de persuasion qu'il a pu rassembler auprès de ses compatriotes en exil de quoi acheter un terrain dans les Voirons et nombre de travailleurs italiens ont consacré leurs jours de congé à l'édification d'une colonie de vacances pour leurs enfants. Celle-ci a accueilli non seulement de petits Italiens, mais aussi des Suisses et des Français. Plus tard, les frontières fermées, Chiostergi a fait en sorte qu'on y accueille de petits juifs, qui ont ainsi eu la vie sauve.

On imagine mal le courage qu'il lui a fallu, alors que la police politique italienne espionnait en permanence tous les réfugiés politiques, les fuorusciti, comme on les appelait d'un nom emprunté à l'histoire florentine du trecento. Tout était surveillé ; tout était objet de rapports envoyés à Rome. Néanmoins Chiostergi a sans cesse consacré ses soirées à fréquenter les italiens de Genève pour entretenir chez eux la flamme de la liberté. Son domicile est devenu le point de ralliement de ses compatriotes épris de liberté.

On devine sans peine l'intérêt qu'ont suscité les événements de 1943. La face du monde change avec le débarquement des alliés en Sicile le 10 juillet et en Calabre le 3 septembre. Au prix d'énormes efforts avec des troupes françaises, les alliés approchent de Rome. Coup de théâtre : le Grand Conseil du Fascisme déchoit Mussolini de sa fonction et le roi Victor Emmanuel III le fait assigner à résidence dans un coin retiré. L'Italie demande la Paix aux alliés et c'est alors l'Allemagne Nazie qui attaque l'Italie. C'est ainsi que des soldats de partout prennent l'Italie pour champ de bataille. Le pays sombre dans la confusion et le chaos.

Des combats acharnés ravagent le pays. D'innombrables maisons particulières sont détruites. Des monuments historiques irremplaçables sont rasés. Des otages sont massacrés. L'Italie subit une hémorragie sans précédent : 454.600 morts. Plus horrible encore : de tous les pays en guerre, l'Italie a eu le plus grand nombre d'enfants blessés ou mutilés.

Comme si cela n'avait pas suffi que le pays fût ruiné, saccagé, saigné, il a fallu de plus que la population fût humiliée, avilie, et même dépravée. Soumise à une occupation et une administration civile étrangère, elle a été exposée aux marchandages les plus infâmes pour des femmes aux abois cherchant à nourrir leurs enfants.

La nécessité s'est imposée : il fallait tout reconstruire, à commencer par les institutions.

Chiostergi rentre en Italie. Dans ce pays de cinquante millions d'habitants, ils furent cinq, dont lui, cinq à compter sur les doigts d'une main, cinq à créer le Parti Républicain. Et comme on le sait c'est eux qui ont gagné. La République a été votée le 2 mai 1946 et proclamée le 18 juin suivant.

Il faut saluer les institutions républicaines de l'Italie. Ce pays, qui a été le dernier en Europe à introduire le suffrage universel, s'est doté d'un parlement élu à la proportionnelle avec la possibilité, il est vrai rarement employée, que le peuple corrige le cours de l'action politique par un référendum.

L'œuvre de la République a été colossale. Le pays était en lambeaux et des millions d'hommes ont dû s'expatrier pour trouver du travail. La République en a fait la cinquième puissance économique du monde.

Chiostergi a œuvré pour la proclamation de la République. Il a été à la tâche pour donner au pays une constitution nouvelle en siégeant dans la Constituante. Il a ensuite siégé à la Chambre des Députés et il en a assumé la vice-présidence pendant cinq ans. Comme secrétaire d'Etat, il a négocié le premier traité de commerce avec une puissance étrangère et amorcé ainsi la sortie de l'Italie de l'isolement où la guerre l'avait plongée. Ce fut avec la Tchécoslovaquie, pays à nouveau et encore libre pour peu de temps, présidé par Edward Benes, en sorte que les auteurs de ce traité se sont salués et reconnus en maçons et qu'ils ont fait une œuvre de justice dans l'intérêt mutuel de leurs deux pays.

On ne répétera jamais assez ce que le monde doit à la Franc-Maçonnerie. La Suisse moderne a été créée sous son influence. Le premier président de la Confédération, Jonas Furrer, et nombre de ceux qui lui ont succédé, tel le Genevois Adrien Lachenal, étaient maçons. Innombrables sont les traces de cette influence, jusqu'au nombre des conseillers fédéraux.

Mais c'est assurément en Italie que les Maçons ont exercé l'influence la plus importante, qui a changé le pays en profondeur.

Après avoir tant servi son pays, Giuseppe Chiostergi est revenu à Genève. Il a repris son appartement à la rue Plantamour. Il a vécu, il a assisté, il a participé à cette période extraordinaire de l'histoire de la Suisse qu'on a appelé les Trente Glorieuses. Friedrich Dürrenmatt a résumé cette période exceptionnelle en ces termes :

« on a fait venir de la main d'œuvre et, oh surprise, sont venus des êtres humains. »

Cette qualité d'êtres humains, Chiostergi ne l'a pas oubliée. Lui qui avait accueilli ici même Luigi Einaudi, future président de la République, lui qui avait accueilli ici même Sandro Pertini, future président de la République, lui qui avait été au faite des institutions de la République et qui avait côtoyé des ministres et des chefs d'Etat, il s'est fait le serviteur des plus humbles, des saisonniers qui débarquaient, désemparés, dans une ville inconnue dans l'angoisse du lendemain ; il leur a ouvert sa porte ; il les a réconfortés ; il les a aidés à trouver du travail, un toit et des amis. Il a incarné la solidarité humaine.

Après une vie de travail au service de son idéal, Giuseppe Chiostergi s'est éteint ici même le 1^{er} décembre 1961, ayant rempli sa mission d'homme et de Franc-Maçon. Devant une foule immense de ceux qui perdaient en lui leur bienfaiteur, un ami, un frère, il a reçu l'hommage de sa loge et les honneurs maçonniques.

Honneur : le mot juste qui trouve sa place dans nos rituels, que je cite ici :

« Honneur à toi, ordre antique et sacré de la Franc-Maçonnerie ! Honneur à ces milliers de frères que tu as su mettre en œuvre sur toute la surface de la terre et qui travaillent à la construction du temple symbolique où règneront la Charité et la Paix. »

Et j'ajoute :

Honneur à ceux qui n'ont pas baissé les bras devant l'injustice !

Honneur à ceux qui n'ont jamais trahi leur idéal !

Honneur à Giuseppe Chiostergi, à qui nous rendons hommage, modèle de qualité humaine, modèle pour tout Franc-Maçon !

Genève 13.10.2019